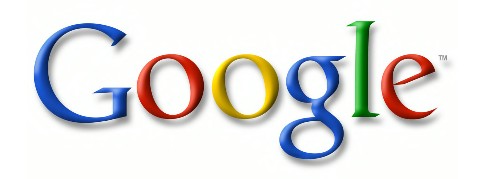
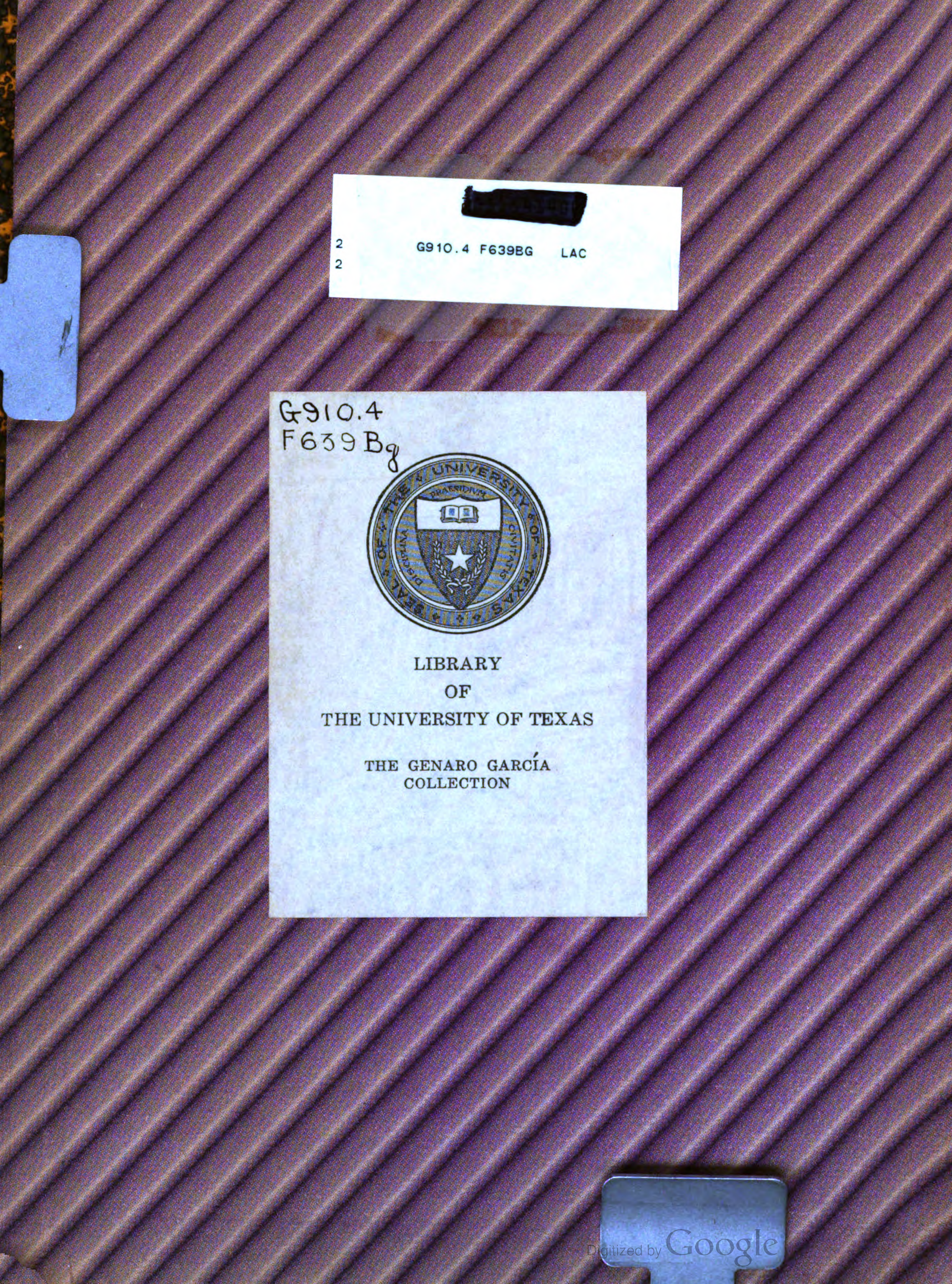





G910.4
F639BG
LAC



[redacted]
2
2
G910.4 F639BG LAC
G910.4
F639Bg
LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY OF TEXAS
THE GENARO GARCÍA
COLLECTION
Digitized by Google



Le Corsaire
Jean Fleury

Par Paul GAFFAREL

Doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon — Conseiller général de la Côte d'Or

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille



ROUEN

IMPRIMERIE E. CAGNIARD (Léon GY, successeur)

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

—

1902

Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie

LE CORSAIRE JEAN FLEURY

Par PAUL GAFFAREL

Jean de Verazzano, navigateur Florentin au service du roi François Ier, a longtemps passé pour avoir découvert la côte actuelle des États-Unis baignée par l'Atlantique, et même pour avoir poussé ses découvertes jusque dans les parages du Canada. Cette gloire ne lui avait pas été contestée. Tous les historiens de la découverte du Nouveau-Monde s'accordaient pour la lui attribuer. De nos jours un singulier revirement s'est produit dans l'opinion. On prétend non seulement que Verazzano n'a rien découvert, mais encore qu'on la confondu avec un pirate, Jean Florin ou le Florentin. En 1875, Henri Murphy [1], de New-York, essayait le premier de prouver que Verazzano piratait dans le golfe de Gascogne au temps indiqué pour ses voyages. Henri Harrisse [2], le savant américaniste, reprenait cette thèse et soutenait que Jean Verazzano et Jean Florin étaient un seul et même personnage. J.-M. de Hérédia, dans sa traduction de Bernal Diaz, était plus affirmatif encore. « Nos recherches personnelles, écrit-il [3], ont eu un résultat singulier. Au cours de cette enquête, dont l'objet était de reconstituer sa personnalité, nous avons été frappé par de telles concordances de noms, de faits, de lieux et de dates que nous pouvons presque affirmer aujourd'hui que Jean Florin n'a jamais existé. Un acte authentique pourrait seul nous donner tort. Nous avons les plus fortes raisons de croire que le grand corsaire français, que Diaz nomme Jean Florin ou le Florentin, n'est autre que le Florentin Jean de Verazzano. » Un des plus récents historiens du découvreur, Luigi Hugues [4], était du même avis. Nous-même [5], entraîné

[1] HENRI MURPHY, *The voyage of Verazzano, a Chapter in the Early History of maritime Discovery in America*, New-York, 1875.

[2] HARRISSE, *The voyage of Verazzano.* Revue critique d'histoire et de littérature, 1876, p. 17.

[3] DE HÉRÉDIA, *Traduction de la Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne*, par Bernal Diaz, t. II, p. 433.

[4] LUIGI HUGUES, *Giovanni Verrazzano, in Raccolta Colomb*, vol. II, part. 5.

[5] GAFFAREL, *Découvreurs français de l'Amérique du Nord*, p. 155.

par de singulières coïncidences, nous avions pensé, au moins pour ce qui a trait à la mort de cet explorateur, qu'il y avait lieu de rejeter comme apocryphe le récit de sa fin tragique — on le disait dévoré par des sauvages sur la côte américaine — et de croire qu'il fut pendu haut et court, par ordre de Charles-Quint, comme un vulgaire pirate, à Port-de-Pico, en 1527.

Nous nous trompions, en bonne compagnie il est vrai, mais notre erreur n'en était pas moins certaine. Les documents réclamés par Hérédia ont été retrouvés à Simancas, à Torre-de-Tombo, et dans divers recueils où on n'avait pas songé à les chercher. Nos contradicteurs, le R. Benjamin de Costa [1], Cornelio Desimoni [2], Gabriel Gravier [3], avaient raison contre nous d'affirmer que Verazzano et Florin ne devaient pas être confondus, que le premier était bien en réalité le découvreur du littoral de l'Amérique septentrionale, que le second fut un pirate, et que tous deux étaient contemporains et au service soit de François I[er], soit du fameux armateur dieppois Jean Ango. L'étude attentive des documents retrouvés [4] nous permettra de l'établir. Leur authenticité est indiscutable. Ils apportent une lumière pleine et entière sur un épisode trop peu connu de notre histoire maritime et mettent en relief un de ces rudes capitaines, trop méconnus ou trop dédaignés, dont nous aurions tous profit à honorer le nom et les exploits.

I

Ce capitaine s'appelait Johannes Florinus, Jean Fleury, et nullement Jean Florin ou Jean le Florentin, comme on a eu le tort de traduire son nom. Il était probablement d'origine normande. En tout cas c'est en Normandie qu'il acquit de la réputation par son habileté nautique et surtout par sa hardiesse. La Normandie, dans les premières années du XVI[e] siècle,

1 B. de Costa, *Verrazano the Explorer*, The magazine of american History, New-York, 1801.

2 C. Desimoni, *Il viaggio di Giovanni Verrazano*, Firenze, 1877. — Id., *Intorno al Florentino Giovanni Verrazzano scopritore in nome della Francia de regioni nell' America settentrionale*, Genova, 1881.

3 Gabriel Gravier, *Les voyages de Giovanni Verrazano* (Société normande de Géographie, 1898, p. 239-255).

4 Ces documents ont été publiés par Luigi Hugues (ouv. cité), par Prospero Peragallo : *Intorno dela supposta identita di Giovanni Verrazano col corsaro francese Giovanni Florin* (Memorie della Societa geografica Italiana, vol. VII, Rome, 1897), et par Eugène Guénin, *Ango et ses pilotes* (Revue britannique, février 1901).

était la province de France dont les habitants s'adonnaient le plus volontiers aux choses de la mer. Ils ne se contentaient pas des humbles profits du commerce de cabotage. Ils se risquaient volontiers sur l'Océan à la recherche de peuples nouveaux à conquérir ou de régions nouvelles à explorer. Nous n'avons pas à raconter ici ces expéditions fameuses. Il nous suffira de rappeler que ce sont des Normands qui les premiers conquirent les Canaries [1] et plantèrent le pavillon fleurdelisé aux rives de Guinée [2]; des Normands qui franchirent le Cap à la suite des Portugais [3]; des Normands encore qui, probablement, abordèrent en Amérique avant Colomb, et ouvrirent avec les Brésiliens, bien avant la prise de possession par le portugais Alvarés Cabral, de fructueuses relations [4]. Si de ces expéditions il est resté peu de traces dans l'histoire et si les contemporains se sont montrés peu soucieux de transmettre à la postérité le souvenir de ces aventureux voyages, c'est que, dans les idées du temps, la mer n'était pas libre. Celui qui se risquait sur l'Océan le faisait à ses risques et périls. Depuis que le pape Alexandre VI, dans sa munificence ignorante, avait partagé les continents à découvrir entre les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, les gouvernements espagnol et portugais surveillaient attentivement tous les navires, de quelque provenance qu'ils fussent, et malheur à l'imprudent étranger qui se laissait surprendre. Il était considéré comme pirate et traité sans pitié. Le Portugal surtout soutenait sa prétention avec une âpreté extraordinaire, à tel point que la langue s'enrichit alors d'une expression nouvelle [5], *roupa de Francezes*, biens de Français, pour désigner les objets dont le premier venu avait le droit de s'emparer. Ces prohibitions, il est vrai, surexcitaient les convoitises au lieu de les éteindre, et les Normands, avec leur caractère audacieux et entreprenant, se lancèrent à corps perdu dans cette carrière aventureuse. Sans que la guerre ait jamais été déclarée contre le Portugal, ils se ruèrent sur les vaisseaux portugais comme sur une proie et organisèrent contre eux

[1] GABRIEL GRAVIER, *Le Canarien*.

[2] ESTANCELIN, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique*, 1832. — D'AVEZAC, *Découvertes faites au moyen âge dans l'Océan atlantique*, 1845. — MARGRY, *Navigations françaises et révolution maritime, du XIVe au XVIe siècle*. — GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen âge aux côtes occidentales d'Afrique*, 1878. — GAFFAREL, *Les navigateurs dieppois à la côte de Guinée*, 1888.

[3] GRAVIER, *Les Normands sur la route des Indes*, 1880.

[4] GAFFAREL, *Histoire du Brésil français au XVIe siècle*, 1877.

[5] PALHA, *A carta da marca de João Ango*, p. 11.

cette « grande flibuste » où bientôt ils furent sans rivaux, et qui devait leur rapporter tant de profits [1].

A ce moment, c'est-à-dire dans la première moitié du seizième siècle, le commerce se faisait exclusivement au moyen de flottes. C'était l'unique moyen d'échapper aux écumeurs de la mer. Les corsaires eux-mêmes s'associaient afin d'être plus redoutables. Quand l'un d'eux n'était pas assez riche pour armer plus d'un navire, il se joignait à d'autres, et, d'un commun accord, on confiait le commandement au plus brave. De grands armateurs, tels qu'Ango, n'hésitaient pas à se lancer dans ce genre d'opération et elles étaient fructueuses, car les corsaires, *ladroës de toda roupa,* comme les nommaient les Portugais, n'hésitaient jamais à s'emparer des dépouilles que leur octroyait la fortune. En 1531, dans les instructions données à son ambassadeur en France, le roi de Portugal, João III s'exprimait en ces termes [2] : « Les vassaux du roi de France ont pris aux miens plus de trois cents bâtiments. La valeur de ces prises, qu'il serait plus juste d'appeler des vols, représente, tout compte fait et d'après ce qu'on m'affirme, un million de cruzadas, sans compter le préjudice qui a été causé à mon propre trésor, non plus que les violences, les emprisonnements et autres cruels traitements infligés à nombre de mes serviteurs et capitaines ; certains d'entre eux ont été ainsi traités au moment de faire la guerre aux infidèles ; or cela eut été suffisant pour leur servir de sauf conduit, eussent-ils été même des ennemis avérés. »

Un des Normands qui consacrèrent leur activité, leur ténacité et leurs ressources à ces opérateurs d'un genre spécial fut le fameux armateur dieppois Jean Ango [3]. Son père s'était déjà fait un nom comme négociant et explorateur. Il continua les traditions familiales et aux anciens capitaines et amis de son père, Gamart, de Rouen ; Jean Denys, de Honfleur ; Thomas Aubert, de Dieppe, joignit toute une légion de lieutenants dévoués, Pierre Crignon, Jean et Raoul Parmentier, Pierre Mauclerc, Cardin Dulot, Richard Héron, Christophe de Prix, Mathieu Doublet, Bourry, Morel, Zanobis de Rouselay, Belleville, Silvestre Billes, etc., qui s'illustrèrent par leurs exploits, et augmentèrent si considérablement la fortune de leur ami qu'elle devint légendaire. La principale source de ces richesses fut la piraterie, et surtout la

1 GAFFAREL, *Histoire du Brésil français.* — *Paulmier de Gonneville* (Congrès géographique de Marseille).

2 PALHA, ouv. cité, p. 12.

3 GAFFAREL, *Jean Ango* (Société normande de Géographie, 1889).

piraterie aux dépens des Portugais. Entre Portugais et Normands la rivalité datait de loin. Sans nous attarder aux hostilités qui, dès le quatorzième siècle, eurent pour théâtre le littoral africain, en Amérique, et spécialement au Brésil le premier acte de violence dont l'histoire ait gardé le souvenir remonte à l'année 1504. Deux navires français furent alors brûlés par les Portugais dans la rivière de Paraguaçu, un troisième pris, et les équipages impitoyablement massacrés [1]. Nos compatriotes ne se laissèrent pas décourager par ce premier échec, car, dès l'année 1516, le roi de Portugal envoyait à François I[er] un ambassadeur, Monteiro, pour se plaindre des pirateries de ses sujets [2] et en même temps un de ses plus vaillants capitaines, Christovam Jacques, pour débarrasser la côte brésilienne de la présence des Français [3]. Ce dernier ne réussit que trop bien dans sa mission. Après avoir fondé un comptoir fortifié à Itamarca, dans la province de Parahyba, il ruina tous les établissements français de la côte et prit ou détruisit les navires qu'il rencontra. Jean Ango ressentit vivement l'injure et le dommage. Il résolut, pour se venger, d'équiper une véritable escadre et il en confia le commandement à un corsaire redouté, à Johannes Florinus, celui justement que nous croyons être Jean Fleury et non Jean Verazzano le Florentin. Voici nos raisons :

II

Le 29 mai 1539, un tribunal mixte, composé de juges français et portugais, était réuni à Bayonne : un des représentants du Portugal, le jurisconsulte Giorgio Nunez, souleva diverses réclamations. La première [4], par

1 Varnhagen, *Historia geral do Brazil*, I, 412-414.

2 *Id.*, I, 37.

3 Southey, *Histoire du Brésil*, I, 29. — Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, I, 158.

4 « Coram vobis prœstantissimis dominis commissariis serenissimorum regum... Hœc est petitio seu requesta que proponitur in isto juditio ex parte Didaci Ferdinandi mercatoris, vicini civitatis Ulixibone, per magistrum Giorgium Nunez, jurium doctorem, advocatum deputatum pro negociis Lusitanorum, in et adversus Franciscum Florim, filium Johannis Florim defuncti super depredatione sequenti, et Silvestrem Villas et Johannem Ango... Item dicit, ponit et proponit dictus Nunez quod navigando in quodam vel cum quodam navigio a civitate Ulixibone ad civitatem Saphiensem onusto multis mercibus, et dum dictum navigium esset surtum in barra Saphiensi cum dictis mercibus, fuit captum per Johannem Florim cum quadam navi armata in Rhotomago, cujus erat capitaneus, per vim, manu forti, armata, et dicta spoliatio facta in mense augusti anno

ordre chronologique, est la suivante : « En votre présence, très illustres seigneurs, commissaires des sérénissimes souverains, etc.... Je, maître Giorgio Nunez, docteur en droit, avocat et mandataire des intérêts portugais, ai l'honneur de vous faire connaître, pour la soumettre à votre jugement, la pétition ou requête de Diaz Fernandez, négociant à Lisbonne, contre François Fleury, fils de Jean Fleury, ce dernier mort depuis la piraterie dont il s'agit, et contre Silvestre Billes et Jean Ango. Je dis, j'avance et je prétends que Diaz, monté sur un vaisseau qui allait de Lisbonne à la ville de Safi [1] et était chargé de beaucoup de marchandises, alors que ce vaisseau était ancré dans la rade de Safo, fut pris sur ce vaisseau avec toutes les marchandises qu'il contenait, par Jean Fleury. Ce dernier était capitaine d'un navire équipé à Rouen. Ce fut acte de violence et de piraterie qui eut lieu au mois d'août de l'année 1521. Comme après la mort de Jean Fleury, son fils François Fleury lui a survécu, et qu'il est l'héritier légitime de son père, c'est lui, en sa qualité d'héritier, que nous sommons de restituer ce qui a été pris. »

Voici la seconde réclamation [2] : « Je soussigné, Giorgio Nunez, dis, avance et affirme qu'en un autre voyage, un autre navire, appelé la *Piété*, nouvellement équipé et armé, se trouvait à l'ancre à Ténériffe, dans l'archipel des Canaries au mois de juin 1523, lorsque survinrent sept navires français commandés en chef par Jean Fleury et en sous ordre par Belleville et autres capitaines qui voguaient de conserve. Ces navires avaient été armés par les français Jean Ango, Belleville et Silvestre Billes; ils s'emparèrent par force, à main armée, du navire, de tout ce qu'il contenait, et le pillèrent. »

Quel est ce Jean Fleury ? On a prétendu que ce devait être Jean le Florentin, c'est-à-dire Jean Verazzano. Certes cet aventurier italien était capable, tout aussi bien que tel capitaine normand, de courir sus aux navires

MDCXXI... Item per mortem Joannis Florim supervivit Franciscus Florim, filius dicti Florim sui patris legitimus, qui se immiscuit hereditati patris sui. Quapropter tenetur restituere ablata tanquam heres patris, etc. »

1 Sans doute Asafi, sur la côte du Maroc baignée par l'Atlantique.

2 « Item dicit, ponit et proponit dictus Nunez quod navigundo alias in quodam navigio, appellado *o Piedade*, novo et bene instructo, et dum dictum navigium esset surtum cum ancora in Tanarifa, insule Canarie... in mense junii MDCXXII, supervenerunt septem naves gallorum, quorum erant capitaneus major dictus Johannes Florim aut de Bella villa, vel alii capitanei eorum mandato et de sua conserva, que fuerunt armate per dictos Gallos Johannem Ango, Bella villa et Silvestrem de Villa, et per vim manu forti armata depredaverunt et spoliaverunt omnes merces et res... cum dicto navigio. »

portugais ou espagnols et ce n'étaient pas les scrupules qui devaient le retenir. On sait d'autre part qu'il résidait depuis quelque temps en Normandie et qu'il était en relations suivies avec Jean Ango. Peut-être même était-il déjà à son service : mais qu'est-il besoin de supposer que lui et Jean Fleury sont une seule et même personne ? Est-ce parce que le nom de l'un, Fleury, et le surnom de l'autre, le Florentin, ont une vague ressemblance ? Est-ce parce qu'ils étaient contemporains et suivaient la même carrière ? Ils agissaient pourtant chacun de leur côté, et c'est bien de Fleury le corsaire et nullement de Jean Verazzano l'explorateur que se plaignait le représentant officiel du Portugal. Aussi bien on ne connaît pas de fils à Verazzano. On n'a gardé le souvenir que de son frère Jérôme qu'il institua son mandataire par acte notarié du 12 mai 1526 [1], et il est question dans la requête de Nunez du fils de Jean Fleury, lequel est cité en justice vu sa qualité d'héritier légitime. La confusion n'est donc pas possible. Nous sommes en présence de deux capitaines, parfaitement distincts l'un de l'autre, et que certainement les contemporains n'ont jamais pris l'un pour l'autre.

Les Portugais ne s'y trompaient pas. L'ambassadeur de Portugal en France, João de Silveyra, et les négociants portugais qui fréquentaient nos ports connaissaient si bien Jean Fleury et Jean Verazzano qu'ils en parlent, mais comme de deux personnages différents. On a conservé deux lettres adressées par l'ambassadeur Silveyra au roi João III, en date du 27 mars et du 25 avril 1523 [2] où il écrit à son souverain « que maître Jean Verazzano va partir à la découverte dans la direction du Cathay, mais, ajoute-t-il, on ignore encore la date de son départ à cause des différends soulevés entre lui et son équipage. » Nous lisons d'autre part dans la vie de João III, par Francisco d'Andrada [3] : « Vers le même temps don Jean III fut informé

[1] « Noble homme Jean de Varasenne, capitaine des navires esquippez pour aller au voyage des Indes, lequel fist, nomma, ordonna, constitua et estably son procureur general... cest asscavoir Jerosme de Varasenne, son frère et héritier... » Document cité par HARRISSE, ouv. cité, p. 22.

[2] MURPHY, ouv. cité, p. 162 « Maestre João Verazano que vae descobrir o Catayo. »

[3] ANDRADA, *Cronica de muyto alto e muyto poderoso Rey destos regnos de Portugal, Dom João III*, 1790. Prim. part., § XIII, p. 41. « N'este mesmo tempo foy el Rey avisado por alguns Portuguezes que negoceavao em França que hum Joaõ Varezano, Florentino de naçao se offereceo al el Rey Francisco para descobrir no Oriente outros regnos que os Portuguezes naõ tinhão descubertos, et que nos portos de Normandia se faziaõ prestas armadas para, com favor dos almirantes da costa de França e dissimulacaõ del Rey Francisco, irem povoar a terra de Santa Cruz, chamada Brazil... parecco lhe a el



par quelques Portugais qui trafiquaient en France qu'un certain João Varezano, Florentin de nation, s'offrait au roi François pour découvrir en Orient des royaumes que les Portugais n'ont pas vus, et que dans les ports de Normandie des Armadas se préparaient avec l'appui ouvert des amiraux des côtes de France et l'appui dissimulé du roi François pour aller occuper la terre de Sainte-Croix appelée Brésil. Il paraîtra nécessaire au roi de secourir ce pays avec toute la rapidité possible et de donner des ordres en conséquence à João de Silveyra, ambassadeur en France. » Et en effet, neuf années de suite, ce dernier, par ses sourdes et habiles menées, réussit à contrecarrer les projets de Verazzano et empêcha le départ de l'expédition projetée. Il arrêta aussi les entreprises de divers corsaires [1].

Il n'y a donc pas d'hésitation possible : c'est bien du Florentin Verazzano qu'il est ici question et d'une tentative de colonisation au Brésil. Justement cet essai fut malheureux. Il résulte d'une lettre du 8 juillet 1524, écrite au roi François Ier par Verazzano, que, parti de Dieppe avec quatre vaisseaux en 1523, mais séparé par la tempête de deux de ses navires, il se réfugia avec les deux qui lui restaient, et afin de les réparer, dans un port de Bretagne, et qu'il repartit avec la *Dauphine* d'un rocher voisin de Madère, le 17 janvier 1524. Un italien, qui se trouvait alors à Lyon, Fernando Carli, se procura une copie de cette lettre et l'envoya à son père pour le prévenir de l'heureux retour de Verazzano. Ce document fut publié pour la première fois, en 1556, par Ramusio, dans le tome III des Navigationi [2]. Il présente tous les caractères de l'authenticité et ne doit pas avoir été inventé pour les besoins de la cause. Témoignages des Portugais, renseignements officiels, lettres particulières, tous les documents s'accordent, tous les événements s'enchaînent, et il semble prouvé qu'en 1523 et 1524 le Florentin Jean Verazzano naviguait à travers l'Atlantique à la recherche de terres nouvelles.

Or, au même moment, le corsaire Jean Fleury continuait ses courses fructueuses aux dépens des Portugais. En 1523, il s'emparait d'un navire portugais qui revenait des Indes avec un chargement évalué à 18,000

Rey necessario accedir a isto conitodo a prestezzo possivel, e paro isto mandou por ambaxador a França Joaõ da Silveyra. »

[1] *Id.*, p. 44. « Em todo o tempo que lã esteve Joaõ da Silveyra, que forao nove annos continuos, nos quais em fimi nam acabon mais entodos os negocios que levavo a cargo que embaigar a viagem do Florentino e alcuns poucos navios de cossayros. »

[2] Fol. 350, A. B.



ducats [1]. En mars 1524, voguant de conserve avec Belleville et autres capitaines, et monté sur des vaisseaux armés et équipez par Jean Ango, vicomte de Dieppe, Belleville et Silvestre Billes, il s'emparait, sur la route de Séville aux Canaries, non loin de Porto, d'un autre navire appartenant à Vicente Fernando [2], et chargé d'une riche cargaison. En août de la même année, une véritable escadre, composée de cinq navires français, toujours sous le commandement de Jean Fleury et de Belleville, croisait le long des côtes de Portugal et s'emparait de plusieurs navires portugais [3] chargés de marchandises, surtout d'épices, en vue des îles Berlingas, et près de la barre de Viana [4]. Au Cap Saint-Vincent, un autre navire appartenant à Fernando Vallascie, tombait encore entre leurs mains. Enfin, dans ce même mois d'août, un navire portugais [5], appartenant à ce même Fernando Vallascie et à un certain Giorgio Machado, et qui allait de Zamora à Villanova, était capturé par un des navires de l'escadre française, Jean Fleury et Belleville étant toujours désignés comme commandants de cette escadre, et Jean Ango, Belleville et Silvestre Billes, comme armateurs.

Ce ne furent pas les derniers exploits de nos corsaires dans cette même année 1524. En septembre [6], un navire portugais appartenant à Emmanuel

[1] Luigi Hugues, ouv. cité, t. II, § V, p. 225. « Giovanni Florin callura una nave Portoghese che ritornava dalle Indie con un carico valutato cento ottanta mile ducati ».

[2] « .... cum suis navibus, quorum predicti erant capitanei, scilicet Johannes Florin et Bella villa vel alter alius, cum suis navibus que fuerunt armate per dictos nunc nominatos, scilicet Johannem Ango comitem Diepe, et mons de Bella villa et Silvestrem Billa... fuit captum et depredatum per vim, manu forti armata, in mense marcii MDXXIV, navigando ab Hispali ad Canarias scilicet quodam navigium Vicentii Ferdinandi, versus Callem, onustum pluribus mercibus ».

[3] « Quinque naves aut plures depredaverant et spoliaverant multa alia navigia, et merces, et res, et pecies quarum erant onusta Lusitanorum in mari, in eodem anno MDXXIV, apud Berlengas et apud vel prope barram de Viana...... »

[4] « Similiter per quosdam gallos... quorum erant capitanei majores dicti de Bellavilla et Johannes Florinus, fuit facta depredatio et spoliatio in mense augusto anni MDXXIV, au cap Sancti Vincenzii de dicto navigio Ferdinandi Vallasci. »

[5] « .... In quodam navigio, a civitate Zamoream ad Villam de villa nova de Portu majore Portugalie, unusto multis rebus pertinentibus eidem Ferdinando Vallascie et dicto Giorgio Machado, in mense augusti, anno MDXXIV, fuit captum dictum navigium per quamdam navim quæ erat de societate et conserva aliorum quinque navium, quarum erat capitaneus major dictus mons de Bella Vista, etc... »

[6] « .... navigando quodam navigio Emanuelis Gomeri ab insula de Cab Verde ad dictam civitatem Tavire, onusto multis mercibus fuit captum et depredatum per Johannem Florinum, capitaneum majorem ... Fuit ibi spoliatus Johannes Viegas; navigio

Gomes, et commandé par João Viegas allait des îles du Cap Vert à la cité de Tavira en Algarve, lorsqu'il fut rencontré en pleine mer par un des navires de l'escadre française. Sommés de se rendre, les Portugais résistèrent. Un combat s'engagea. Il se termina à l'avantage des Français qui, après avoir pillé le navire, le coulèrent à fond et noyèrent l'équipage [1]. Telles étaient les coutumes d'alors. Les Français se vengeaient ainsi des traitements odieux que les Portugais faisaient subir à ceux de leurs camarades qui tombaient entre leurs mains. Deux matelots seuls réussirent à s'échapper à la nage [2], et abordèrent à la petite île de Corvo où on les recueillit. Ce sont eux qui apportèrent la nouvelle du désastre et augmentèrent par leurs récits l'impression de terreur que causait la croisière française. Ce sont eux aussi qui répandirent le bruit que nos vaisseaux venaient du Brésil, et c'est probablement pour ce motif qu'on s'est imaginé qu'il était la question de l'expédition de Verazzano : mais le témoignage de Giorgio Nunez est concluant. Il ne se plaint pas de Juan Verazzano mais de Jean Fleury.

Au mois d'octobre 1524 [3], nouveau succès remporté par Jean Fleury. Il était, cette fois, monté sur un navire qui avait été armé par Belleville, Jean Ango et Michel Ferei, seigneur de Vauchouquet. C'est dans les passages du cap Saint-Vincent, qu'un vaisseau portugais, appartenant à Antoine Jean, et chargé de marchandises diverses, fut capturé et pillé. Quelques jours plus tard [4], dans ce même mois d'octobre, Blas João de Miragaia, qui se rendait en Hollande sur un navire sans doute chargé

in profundum maris submerso cum omnibus personnis qui in eo etant, que fuerunt suffocate, et ipso Johannus Viegas suffocato et mortuo in aqua maris. »

[1] Les Portugais, de leur côté, se faisaient un jeu des souffrances de leurs prisonniers français. Tantôt ils les enterraient jusqu'aux épaules et prenaient leurs têtes en guise de cibles, tantôt ils les pendaient, après les avoir mutilés, ou les livraient aux Brésiliens pour être dévorés. Léry rapporte même qu'ils les écorchaient vifs ou les brûlaient à petit feu. C. GAFFAREL, *Brésil Français*, p. 89.

[2] « Duobus exceptis qui natando evaserunt, fugiendo versum insulam Corvii Portugalie, in mense septembris MDXXIV, et dictum navigium gallorum veniebat ab insula do Brasil, ut fama vagatur ».

[3] « Dicit et probare intendit dictus Nunez quod navigando in quodam navigio Antonii Johannis, onusto multis mercibus, in mense octobris anno MDXXIV, in paragio passus au cap de Sancti Vincentii fuerunt spoliati de omnibus mercibus per dictum Johanem Florim capitaneum..... »

[4] « Item... ex mandato dictorum cum septem navibus fuit spoliatus quidam Blasius Johanes vicinus de Miragaia in mense octobris anno MDXXIV, dum rediret ad regnum Ullandie ».

d'épices, fut arrêté en route et pillé par Jean Fleury. Il était alors à la tête d'une escadre de sept navires, et rentrait probablement à son port d'attache pour y déposer les richesses si facilement acquises aux dépens des négociants Portugais.

Donc pendant que l'explorateur Florentin Verazzano faisait œuvre de découvreur, et exécutait un voyage de reconnaissances le long des côtes américaines, le pirate français, Jean Fleury, commandité par Jean Ango, Belleville, Vauchouquet et autres armateurs normands, croisait le long des côtes Portugaises, arrêtait au passage les navires qui revenaient des Indes ou qui s'y rendaient, les dépouillait de leurs cargaisons, et, à la moindre résistance, les coulait et noyait leurs équipages. C'était la revanche des défaites subies au Brésil. En présence de ces témoignages si concordants et si explicites, il est difficile de ne pas admettre l'existence du corsaire Jean Fleury, et surtout de continuer à le confondre avec son contemporain Verazzano. Aussi bien, ce ne sont pas les dernières preuves de la dangereuse activité de Jean Fleury. Mis en goût par ses productives croisières, Jean Ango et ses amis de Dieppe et de Rouen équipèrent de nouveaux vaisseaux, dont ils confièrent la direction à leur audacieux mandataire. Dès le printemps de 1525 [1], Fleury reprenait la mer, et croisait de nouveau le long des côtes Portugaises; le premier navire portugais qu'il rencontra au large des îles Berlengas, non loin du cap Carvoeiro, se nommait *le Breton*. Il appartenait à Benoît Louis, d'Azurara, et allait de Villa de Conde à Ténériffe. Il fut aussitôt pris et pillé. Quelques jours plus tard, dans le même mois d'avril [2], un navire portugais, appartenant à Etienne Cintrao de Lagos, se rendait de Porto à San Lucar de Barrameda, quand il fut également capturé et pillé. Au mois d'août de la même année [3], entre Faro et Tavira,

[1] « Navigando in quodam navigio appelato *o Bretao*, cujus dominus eret Benedictus Ludovici, vicinus d'Azurara, villa de Conde ad Tanarife insula Canarie... fuerunt spoliati et depredati dicti Lusitani et consortes cum dicto navigio, in mari, prope Berlengas, in mense aprilis anno MDXXV, per quamdam navim gallorum classis seu de conserva plurima navium, quarum erat capitaneus major Johannes Florim.... »

[2] « In quodam navigio Stephani Cintrao, vicini de villa de Lagos, onusto ad civitatem de Cales et prosequendo suum viagium versus Sam Lucar de Barrameda, in mense aprilis, anno MDXXV, fuit dictum navigium captum per duas naves gallorum cum omnibus mercibus et rebus per duas naves gallorum... et per dictum Johannem Florim eorum capitaneum ».

[3] « Res et pecies pertinentes dicto Georgio Machado... de quibus fuit spoliatus per

fut rencontré et pris un navire appartenant à Fernando Vallascie. Sur ce navire avait été déposée, par Georges Machado, une cargaison d'épices et d'habillements qui tomba entre les mains des Français.

Nous n'avons mentionné que les captures officiellement déclarées, au sujet desquelles le tribunal avait à se prononcer, mais il est probable que ce ne furent pas les seules prises des Français, et que bien des barques, bien des vaisseaux tombèrent entre leurs mains, dont la saisie n'a pas laissé trace dans l'histoire. Nous ne constatons ici que les captures au sujet desquelles le tribunal mixte de Bayonne avait à se prononcer. Ainsi, en avril 1526 [1], un navire appartenant à Gil Diaz et à Sébastien Gondisalvo, chargé de marchandises, surtout d'épices et d'habillements déposés par Emmanuel Ferdinand, se rendait de Tavira à Zamora, quand il fut rencontré en pleine mer, à vingt-huit lieues de Tavira. Il fut aussitôt pris et pillé. En mai de la même année [2], rencontre entre Porto et San Lucar d'une caravelle portugaise, appartenant à François Ludovic de Tavira, et allant des Canaries à Porto. Elle est prise et pillée.

En 1527, ce n'est plus sur les côtes portugaises qu'opère Jean Fleury. Il s'est posté dans la Manche, sur la route suivie d'ordinaire par les escadres portugaises qui, revenant des Indes, allaient vendre leurs précieuses denrées dans les Pays-Bas. Au mois de juillet [3], dans le canal de Flandre, tombe entre ses mains, un navire appartenant à Antonio de Oliveira et commandé par Diaz Velho. Florin n'avait alors que deux navires sous ses ordres; mais, dès le mois de septembre de la même année [4], il en avait de nouveau

naves, quarum erat capitaneus major dictus Johannes Florim in mense augusti MDXXV, inter villam de Faram et Taviram, in navigio dicti Fernandi Vallascie ».

1 « In navigio Egidii Didaci et Sebastianni Gondicalve de Tavira ad civitatem Zamorensem, per viginti leucas ad mare versas Taviram, in mense aprilis. anno MDXXV, onusto rebus, et speciis, et vestibus pertinentibus cuidam Emmanueli Ferdinandi : de quibus omnibus fuit spoliatus, per dictum Johannem Florin et Bellavilla et Silvestrem Villa ».

2 « In navigio cujusdam Francisci Ludovici, vicini dicte civitatis Tavira insulis Canarie ad Callem cum pluribus mercibus et rebus fuit spoliatus et depredatus per dictum Johannem Florim... scilicet in mense maii anno MDXXVI, inter Calem et San Lucar de Banameda ».

3 « In quodam navigio Antonii de Oliveira cujus magister erat Didacus Velho... et sic navigando a dicta civitate Tavira ad Flandriam fuit captum... in mense Junii anno MDXXVII, in caravalli Flandrie per dictum Johannem Florim..... ».

4 « Item et Baltassar Gondissalvi, vicinus Tavire, fuit spoliatus per dictos gallos cum quinque navibus classis dictorum Johannis Florini et Bella Villa... navigando ab eadem civitate ad Ulisibonam ao cab de San Vicente in mense septembris anno MDXXVII ».

cinq, et croisait encore en vue des côtes portugaises, quand il prit, au cap Saint-Vincent, un vaisseau allant de Tavira à Lisbonne, qui appartenait à un riche armateur, Balthazar Gondissalvo, et avait pour capitaine Francisco Vallascie. Ce fut son dernier exploit. Quelques jours plus tard, il était à son tour abordé par des forces supérieures et obligé de se rendre : nous dirons bientôt dans quelles circonstances.

En résumé, de 1521 à 1527, la présence à peu près constante de Jean Fleury dans les eaux portugaises est attestée par une série de documents, ou plutôt de pièces juridiques, dont l'authenticité n'est pas à démontrer. C'est à peu près à la même époque que le Florentin Verazzano signait divers contrats, et entreprenait divers voyages, également indiscutables. Ainsi, à la fin de septembre 1525 [1], sous le coup d'une clameur de haro interjetée par Guillaume Eynault, de Dieppe, il se fait cautionner, par un négociant Rouennais, Zanobis de Rousselay. Par contrat postérieur à 1525, de concert avec Philippe de Chabot, amiral de France et de Bretagne, Guillaume Preudhomme, général de Normandie, Pierre d'Espinolles, Jean Ango et Jacques Boursier, il souscrivait une obligation de vingt mille livres pour l'envoi aux Indes, sous son commandement, de trois navires [2]. Le vendredi 11 mai 1526, « noble homme Jehan Varrassenne » constitue comme mandataire son frère et héritier Jérôme de Varrassenne et son ami Zanobis de Rousselay [3]. Le lendemain 12 mai, il donne une procuration à un bourgeois de Rouen, Adam Godefroy [4]. De ces documents, tous officiels, se dégage donc la preuve indéniable de la coexistence de deux personnages distincts. Insister davantage serait douter de la perspicacité de nos lecteurs.

III

Jean Fleury ne s'est pas contenté de piller et de harceler les Portugais. Il a également capturé bon nombre de vaisseaux espagnols, et à Madrid on le redoutait au moins autant qu'à Lisbonne. Les historiens du seizième siècle ont gardé le souvenir de quelques-unes de ses déprédations. On sait que Fernand Cortès trouva au Mexique d'énormes richesses, non seulement de véritables trésors en pièces monnayées, mais aussi des œuvres d'art d'une

1 Archives du Parlement de Normandie (communication de Gosselin).
2 De Fréville, *Mémoire sur le commerce maritime de Rouen*, t. II, p. 442.
3 Archives du Parlement de Normandie (communication de Beaurepaire).
4 Archives du Parlement de Normandie (communication de Gosselin).

valeur inestimable. Il s'empressa d'en envoyer la plus grande partie en Espagne, soit à titre de redevance et d'hommage à l'Empereur Charles-Quint, soit pour la mettre à l'abri et se constituer une fortune indépendante. Ses premiers envois arrivèrent à bon port. Alonso Porto Carrero et Francisco de Montejo [1] apportèrent à Madrid, sans parler des espèces monnayées, toute une collection d'objets artistiques. Gomara [2], qui les a vus et admirés, en a dressé la liste. Elle est curieuse à plus d'un titre : roues d'or et d'argent; collier d'or fait de huit pièces où étaient enchâssées cent quatre vingt-trois émeraudes, deux cents trente-deux rubis, d'où pendaient vingt-sept clochettes d'or et des perles ; un autre collier de quatre torsades avec cent deux rubis, cent soixante-douze émeraudes, dix perles et vingt-six clochettes d'or; quantité de pépites d'or; un petit casque rempli de pépites: un morion couvert de feuilles d'or et de pierreries avec vingt-cinq clochettes d'or et au cimier un oiseau vert, dont les yeux, le bec et les pattes étaient en or; un cabasset de lames d'or; un bracelet d'or; une verge ou plutôt un sceptre royal; quatre tridents couverts de plumes et terminés par des perles; plusieurs sandales avec semelles en pierres blanche et bleue; six paires de souliers garnis d'or, d'argent et de perles; une rondache de bois et de cuir garnie tout à l'entour de clochettes de laiton avec, au centre, une feuille d'or, où était ciselé Vitcilpochutli, dieu des batailles; quantité de peaux préparées et d'oiseaux empaillés; vingt-quatre rondaches ornées d'or, de plumes et de semence de perles; cinq ornées d'argent et de plumes; quatre poissons, deux canards et deux grands coquillages en or; un « épouvantable » crocodile avec quantité de gros fils d'or tout à l'entour; des miroirs; plusieurs mitres et couronnes avec ornements d'or et de plumes; une masse de plumes multicolores; quantité d'objets en plumes, enrichis d'or et de semence de perles; des éventails et chasse-mouches en plumes, agrémentés d'or; une mante en coton, tissu de couleurs variées et de plumes; beaucoup de surplis et vêtements de prêtres; des devants d'autel; des vêtements, des couvertures, des tapis et courtines, etc. « Ces choses étaient plus belles que riches, ajoute Gomara. Les pièces montées excédaient le jugement de nos orfèvres. On ajouta, à ce présent, quelques livres écrits en figures, tels qu'en usent les Mexicains, cousus sur remplis et écrits de tous côtés; mais, comme on n'y entendit rien, on ne les estima point ».

1 BERNAL DIAZ, *Histoire véridique*, § LIII, LIV, LV, LVI.
2 GOMARA, *Conquista*, t. I, p. 322-323.

L'imagination des contemporains fut vivement frappée par cet étalage de richesses et de curiosités. Si la conquête du Mexique devint si vite populaire en Europe, c'est sans doute qu'on eut de bonne heure la preuve matérielle de l'existence de trésors, qu'il était relativement facile de ramasser ; mais il n'y eut pas que les Espagnols à désirer ces trésors. Les Français, les Anglais et en général tous les peuples, qui n'étaient pas légalement admis à l'exploitation du nouveau monde, sentirent s'enflammer leurs convoitises. Comme ils ne pouvaient sans danger débarquer en Amérique, dont les ports et les côtes étaient jalousement gardés, ils en obstruèrent les avenues. Ni découvreurs, ni conquérants, mais pirates. Ils se mirent à guetter au passage les navires Espagnols qui revenaient en Europe, chargés des dépouilles américaines. Si ce genre d'opérations comportait de gros risques, il entraînait aussi de grands profits. Aussi le nombre de ces corsaires fut-il bientôt considérable, et les Espagnols n'osèrent plus s'aventurer qu'en escadres. Les pirates de leur côté renoncèrent à la course isolée. Ils unirent leurs ressources et n'hésitèrent pas à attaquer de véritables flottes. Les pirates normands se firent remarquer par leur audace et le bonheur constant de leurs entreprises. Jean Ango et ses amis de la côte normande consacrèrent leur fortune à ce commerce d'un nouveau genre, et leurs hardis capitaines, improvisés chefs d'escadre, écumèrent l'Océan. Ils se tenaient surtout aux approches des côtes européennes, alors qu'alourdis par leur cargaison et fatigués par une longue traversée, les matelots Espagnols n'aspiraient plus qu'à rentrer au port. Ils fondaient sur eux à l'improviste, n'accordaient aucun quartier quand on leur résistait, et pillaient la cargaison quand ils ne coulaient pas le navire. Nous ne prétendons pas les excuser; le métier de pirate ne fut jamais honorable. Telles étaient néanmoins les habitudes de l'époque Aux prétentions outrecuidantes des Espagnols, nos matelots avaient répondu en organisant une vaste contrebande, et, presque toujours, leurs opérations étaient heureuses.

Or le plus redouté de ces pirates était Jean Fleury. Ango et ses associés équipaient ses navires. Il recrutait lui-même ses équipages parmi les compagnons les moins scrupuleux et les plus braves qui fourmillaient alors dans les ports normands. Ainsi devint-il bientôt la terreur des négociants Espagnols. Les contemporains, qui ont négligé de parler de ses collègues en piraterie, ont soigneusement conservé le souvenir de plusieurs de ses captures. Ainsi, dès l'année 1521, il s'emparait d'un navire espagnol qui revenait d'Hispaniola avec quatre-vingt mille ducats, six cents onces de

perles et deux mille arrobes de sucre [1]. A la fin de la même année 1521, nouvelle capture, et cette fois en vue des côtes Espagnoles, d'un navire d'Hispaniola, également chargé de perles, d'or, de sucre et d'aromates [2]. En 1522, c'est toute une escadre Espagnole, sept navires expédiés de Cadix aux Canaries, qui tombent entre ses mains [3]. Ce qui mit le comble à sa réputation, et lui donna une notoriété tout à fait exceptionnelle, ce fut l'heureuse capture qu'il fit d'une partie du nouveau trésor mexicain envoyé par Cortès en Espagne.

Au fur et à mesure que grandissait sa fortune, Cortès sentait augmenter son ambition, mais il ne se dissimulait pas qu'il avait outrepassé ses pouvoirs et que ses ennemis s'efforçaient de le desservir auprès de l'Empereur pour lui arracher son commandement. Afin de se rendre indispensable par les services rendus et de s'imposer par l'éclatante manifestation de ce qu'il avait fait et pouvait faire encore, il résolut d'envoyer à la Cour de Madrid deux de ses amis qui plaideraient sa cause, et, comme argument suprême, étaleraient les richesses, les bijoux, les œuvres d'art qu'ils apportaient avec eux. Mis au courant de ses espérances, les compagnons de Cortès n'hésitèrent pas à confier aux mandataires de leur général et leurs économies et le fruit de leurs rapines. Alonso de Avila et Antonio de Quinones furent choisis comme commissaires par Cortès et ses soldats. Ils équipèrent aussitôt deux navires, les chargèrent de leur précieux butin et partirent pour l'Espagne. Ils emportaient avec eux 88,000 castillans en barres d'or, des émeraudes, des perles « dont quelques unes grosses comme des avelines » [4], et surtout les collections, les meubles et les bijoux de l'infortuné Montezuma, qui venait d'être tué par ses sujets.

1 Lettre de Pierre Martyr, datée de Valladolid 19 novembre 1521 : « Anno superiore Florinus quidam gallus pirata navim unam ab Hispaniola venientem auro ad summam octoginta millia dragmarum, unionum libris octuncialibus dexcentis, et ruborum sacchari duobus millibus rapuit », p. 771.

2 *Id*, Valladolid, 14 février 1522. « Ex Hispaniola unionibus et auro sacchareisque massis et cassiā fistula navis nostris littoribus jam appropinquabat onusta. Pyrata gallus, nomine Florinus, in prospectu navis adortus, expugnavit ac cepit », p. 755.

3 Hugues, ouv. cité, 1 vol., II, 222. « Giovanni Florini impadronise di sette vascelli Spagnuoli da Cadice alle isole Canarie, dovuti poscia rilasciare ».

4 Bernal Diaz, *Histoire véridique*, § clix. Cf. — Martyr, *Décades*, V, 10. Dans un autre passage (V, 8), Martyr évalue la valeur du trésor à deux cent mille ducats. Cortès (Lettre III, Editt. Lorenzana, p. 301) croyait que le butin pris à Mexico ne dépassait pas cent trente mille castillans d'or.



Les historiens de la Conquête reconnaissent que les palais mexicains regorgeaient de richesses et d'œuvres d'art. « Cortès », écrit Bernal Diaz [1], « prit la garde-robe de l'Empereur pour que nous en fassions don à Sa Majesté, et parce qu'il y avait maints joyaux diversement ouvrés et de délicat travail. Si je m'arrêtais à décrire par le menu chaque chose et sa façon, la prolixité serait extrême. Plusieurs personnes dirent alors, et je le répète, que cette garde-robe valait deux fois plus que ce qu'on avait retiré pour le royal quint de Sa Majesté ». On y ajouta « des morceaux d'os de géant, trouvés en un temple et oratoire de Cuyuocan, énormes, et, de tout, semblables à d'autres grands os de jambes qu'on nous bailla dans Tlascala et que nous avions envoyés auparavant [2] ». Trois tigres, ou plutôt trois jaguars, furent également embarqués.

La petite escadre partit de la Vera Cruz le 20 décembre 1522. Elle poursuivit sa route sans encombre jusqu'à l'archipel des Açores. On fut cependant obligé de tuer les animaux féroces qui s'échappaient de leur cage et devenaient dangereux [3]. Arrivés à Terceire, les Espagnols apprirent tout à coup que la route était barrée et qu'une escadre française croisait au large. Ils s'arrêtèrent par mesure de prudence et attendirent les évènements. Ils allaient se précipiter.

Jean Fleury connaissait le départ d'Avila et de Quinones. Il n'ignorait pas que le trésor de Montezuma avait été chargé sur leurs navires. Comme l'écrit Martyr [4], les pirates français avaient flairé ce départ et c'était comme un bruit public. Fleury était aussitôt parti à la recherche du précieux convoi et l'attendait dans les parages des Açores. Il n'eût été que prudent, de la part des Espagnols, d'attendre des renforts, mais, des deux chefs de l'expédition, l'un d'eux, Quinones, se battit en duel pour une cause futile et reçut à la tête une blessure dont il mourut [5]; l'autre, Avila, qui avait hâte de se rendre en Espagne et d'y rendre compte de son mandat, crut pouvoir continuer son voyage. A peine avait-il quitté le port que Fleury surgissait à l'improviste et s'emparait de l'un des deux navires, celui justement que

1 Bernal Diaz, ouv. cité, § CLVII.

2 Bernal Diaz, ouv. cité, § CLIX.

3 Martyr, *Décades*, V, 8.

4 Martyr, *Décades*, V, 10 : « Pyratas gallos olfecisse naves illas sub nescio quo murmure recutitur aer. »

5 Bernal Diaz, ouv. cité, § CLIX.

montait Avila [1]. L'autre navire, plus heureux, réussit à s'échapper. Un certain Ribera, secrétaire particulier de Cortès, était sur ce second navire. C'est lui qui fournit tous les détails de l'affaire aux fonctionnaires espagnols chargés de recevoir la cargaison, ou du moins ce qui restait de la cargaison. Pierre Martyr, qui faisait partie du Conseil des Indes, entra en relations avec lui et l'interrogea avidement sur les productions mexicaines et l'avenir économique de la contrée. Il se fit également montrer ce que Ribera avait réussi à sauver du désastre. L'exhibition eut lieu en présence du légat du pape, Caracciolo, de l'ambassadeur de Venise, Gaspar Contarini, et de l'ambassadeur de Milan, Thomas Maino. « C'est une faible partie de ce qui aurait dû arriver, lisons-nous dans le récit de l'entrevue [2]. Ribera nous a montré des perles aussi pures que celles que le luxe des hommes nomme perles orientales. Beaucoup d'entre elles sont plus grosses qu'une forte noisette.... Les colliers et les bagues sont curieux à examiner. Il n'y a pas de quadrupède, pas d'oiseau, pas de poisson que les artistes indigènes, une fois qu'il les ont vus, ne reproduisent sur le vif. Nous admirions cette exactitude de représentation. Que dire des petits vases, des pendants d'oreilles, des colliers, des bracelets tout en or, mais dont l'exécution était bien supérieure à la matière ? Que dire des cimiers, des crêtes, des boucliers et des casques, travaillés à jour avec tant de délicatesse qu'ils faisaient illusion, tant ils étaient légers ?... Nous admirâmes encore un masque fabriqué avec art. Sa contexture intérieure était de bois, mais il était recouvert de toutes petites pierres, jointes avec un art si parfait qu'on ne pouvait, avec l'ongle, découvrir leur point de jonction... Ribera sortit ensuite d'un grand coffre divers vêtements. Les gens de ce pays ne connaissent pour se vêtir que trois matières : le coton, les plumes d'oiseau et les poils de lapin. Ils mêlent les plumes aux poils, les disposent sur la trame du coton et les travaillent avec tant d'ingéniosité, que nous n'avons pu nous rendre compte de leurs procédés de fabrication ». Martyr énumère ensuite les représentations figurées et spécialement les cartes du Mexique, les armes, les meubles et les ustensiles divers qui n'avaient de prix que par leur rareté. Cette description est curieuse, car elle renseigne sur les divers objets qui formaient la cargaison des navires.

Pendant ce temps, Fleury rentrait en France avec ses prisonniers et son

[1] Lettre de Martyr, Valladolid, 11 juin 1523 : « Ad Johannis Florini, prædonis galli, manus expugnata e duabus prætoria ipsa, preciosis illis rebus onusta, pervenit. »

[2] Martyr, *Décades*, V, 10.





butin. Sur sa route, il rencontrait un autre navire espagnol qui revenait de Saint-Domingue avec vingt mille pesos d'or, une quantité de perles, du sucre et des cuirs de bœuf. Il s'en empara sans peine et revint mettre en sûreté son butin, non sans faire de riches cadeaux à François Ier et à l'amiral de France : « si bien, écrit un contemporain, Bernal Diaz [1], que toute la France était émerveillée des richesses que nous envoyions à notre grand Empereur. Et, mêmement, le dit roi de France était pris de l'envie d'avoir part aux îles et à la Nouvelle-Espagne. C'est alors qu'il dit que seulement avec l'or qui lui venait de ces terres, notre César pourrait guerroyer sa France... On assure qu'il envoya demander à notre grand Empereur comment, entre lui et le roi de Portugal, ils avaient réparti le monde sans lui en faire part; qu'ils montrassent le testament de notre père Adam pour voir s'il les avait laissés seuls héritiers et maîtres de ces terres, qu'ils s'étaient partagés sans lui en attribuer parcelle, et que, à cette cause, il lui était licite de piller et de prendre tout ce qu'il pourrait par mer. Et incontinent il commanda à Jean Fleury de s'en aller derechef quêter sa vie sur la mer ».

Si elle fut bien accueillie en France, la nouvelle de la capture du trésor de Montezuma excita dans toute l'Espagne un mécontentement général. Bien que gardé à vue dans une forteresse française, à la Rochelle, et soigneusement surveillé dans l'espoir d'une grosse rançon, Avila avait réussi à transmettre [2] à son souverain tous ses papiers, tous ses pouvoirs, et à lui faire savoir comment il avait été pris par des corsaires. L'Empereur s'en émut et promit de se venger. Il ordonna aussitôt à une partie de son escadre de croiser dans le golfe de Gascogne et de courir sus à tous les navires français qu'il rencontrerait [3]. Quant à Cortès et à ses compagnons, ce fut un véritable crève-cœur que d'être ainsi frustrés de leurs richesses. « Lorsque nous apprîmes, à la Nouvelle-Espagne, écrit l'un d'eux [4], la perte de l'or et des richesses de la garde-robe, la prison d'Alonso de Avila et tout le demeurant par moi ici rémémoré, nous en fûmes aigrement marris ». Voulant faire à mauvaise fortune bonne figure, et montrer qu'il n'était pas indis-

[1] Bernal Diaz, ouv. cité, § clix.

[2] Voir dans Hugues (ouv. cité, § iii, p. 231) une lettre d'Avila, datée de La Rochelle 17 juin 1523, et quatre lettres de Charles-Quint (Hugues, p. 245, 248, 249) où il ne parle jamais de Verazzano, mais de Juan Florin cosario Francès, de Juan Florin cosario, de un cosario Francès, que se diz J. Florin, et de Juan Florin, Francès.

[3] Bernal Diaz, ouv. cité, § clix.

[4] Bernal Diaz, ouv. cité, § clix.

posé contre le malencontreux Avila, Cortès lui donna au Mexique un riche domaine, le pueblo de Guatitlan; mais la perte n'était pas moins certaine et la déception complète. Trois ans après cette déconvenue, le conquérant du Mexique y pensait encore avec amertume [1]. C'est alors que Fleury, encouragé par le succès, fort de la connivence de François Ier et de l'Amiral de France, soutenu par les armateurs normands et entraînant à sa suite les aventuriers qu'attirait son heureuse chance, s'improvisa chef d'escadre et continua la course aux dépens des Espagnols et des Portugais. Un de ses lieutenants, ou plutôt un de ses associés se rendit alors également redoutable. Il se nommait Silvestre Billes ou Billas. Il était de Honfleur. En 1525, monté sur la *Barbe* armée en guerre, il prit deux navires espagnols, chargés de sucre et de métaux. Assailli par une tempête quand il revenait à Honfleur, il fut obligé de relâcher dans un port Breton. L'amiral de Bretagne confisqua sa cargaison, puis fit vendre et s'adjugea le dixième. L'amiral de Normandie évoqua aussitôt la cause devant le parlement de Rouen, qui lui donna raison par arrêt du 22 décembre 1525 [2]. Mais l'heure de la vengeance approchait et le moment était venu pour Fleury et pour ses associés d'expier leur insolent bonheur.

Au mois de septembre 1527, quatre vaisseaux biscaïens qui croïsaient à la hauteur du cap Finisterre tombent à l'improviste sur le navire de Fleury. Ce dernier n'avait plus alors sous ses ordres que cent trente hommes. La résistance était impossible. Il l'essaya pourtant, mais son équipage fut bientôt décimé. Il n'avait plus que cinquante hommes autour de lui quand il dût s'avouer vaincu et amener son pavillon. Les Espagnols, conformément aux usages du temps, auraient pu le pendre haut et court : mais Fleury était un prisonnier de marque. Il fallait l'exécuter dans toutes les règles, afin que le bruit de sa mort se répandît et décourageât ses successeurs. Conduit à Cadix, puis à Madrid, et enfin à Colmenar de Arenas près de Tolède, un ordre de Charles-Quint, daté de Lerma le 13 octobre 1527, prononça son arrêt de mort. Il fut pendu au port de Pico [3], un des jours du

[1] MARTYR, *Decades*, V, 10 : « Mœstum aïunt vivere Cortesium ob thesauros ingentes a piratis gallis ab hinc anno tertio raptatos, quos ipse ad Cœsarum mittebat. »

[2] BRÉARD, *Documents sur la marine normande*, p. 162.

[3] Archives de Simancas, Legajo 13, 5o 346. C'est Murphy (ouv. cité, p. 167-169) qui a le premier publié *Letter from the Judge of Cadiz to Charles V, giving the names of the principal Personns captured with Juan Florin, and his Death. — Letter of the Judge of Cadiz in answer to a Royal missive, stating by from Juan Florin was*

mois de novembre suivant. En même temps que lui furent exécutés : un docteur en droit, de Paris, La Salle; un gentilhomme Lombard, Lando; le sieur de Lane, cadet de famille; Vispar et Faran. Un gentilhomme Limousin, Jean de Mensieris, de Turenne, fut envoyé aux galères avec tous les autres matelots. Ces détails ont été conservés dans deux lettres envoyées à Charles-Quint par un juge de Cadix, le licencié Gilles. Ils sont donc parfaitement authentiques et n'ont d'ailleurs été contestés par personne [1].

On aura remarqué que, dans tous les documents édités, le nom de Jean Fleury est seul prononcé. Avila se plaint d'être tombé entre les mains de Jean Florin ; le licencié Gilles cite également Jean Florin ; l'Empereur Charles-Quint parle à quatre reprises du cosario Francès Jean Florin; Bernal Diaz et Martyr ne mentionnent que Jean Florin. Aucun d'eux ne parle de Verazzano. On ne comprend donc pas pourquoi on s'obstine à identifier ces deux personnages. Aussi bien ne trouvons-nous pas la solution définitive de ce problème historique dans une lettre écrite de Paris, le 24 décembre 1527, par l'ambassadeur de Portugal, Silveyra, à son maître, le roi João III. Il est dit dans cette lettre [2] que maître Verazzano va partir avec cinq navires qui lui ont été confiés par l'Amiral, et que le but de l'expédition est une rivière, sur la côte du Brésil, où est bâtie une citadelle. Silveyra pense qu'il s'agit de la région occupée par Chistovam Jaques. Le départ de la flotte aura lieu en février ou mars. L'Amiral de France donne pour prétexte la capture, dans les eaux portugaises, d'un navire français ; mais on redoute une entreprise plus sérieuse, peut-être un établissement à poste fixe. Donc que l'on prenne des précautions, et qu'on suspende tout départ. Cette lettre est datée du 24 décembre 1527. On sait d'autre part que

captured, and his execution. Voici un passage de la lettre de Gilles : « Las personas de cucuta que con el dicho Juan Florin fueren presos son musiur de la Sala, natural de Paris, y doctor in decretis ; y musiur Juan de Mezieris, tiene douzientos ducadas de renta, y musiur de Londa, natural de Lombardia, hijo de un gentilhombre, y baron natural de Vinecia, y musiur de Lane, hijo secundo de musiur de Lane, y musiur Vipar, natural de Drumar, que ei rico, y musiur Fasan... »

[1] Document publié dans *Alcum Documentos de Archivio Nacional da Torre de Tombo acerca das navegacoes e conquistas Portuguezas*, 1892, p. 531. Reproduit par HUGUES, ouv. cité, III, p. 13, 14, et par PERAGALLO, ouv. cité, p. 190.

[2] « A qual he que mestre Verazano vel daqui con cinco naos que lhe o almirante ordena a hum grao rrio na costa do Brasil, oqual diz que achon hum castelano... O dito Verazano vae e partjrea eu feverajo on marco... O rrio creo que he o que achon Christovam Jaques... Nao estao coa nada bem com de querer defender o Brasil. »



Fleury a été exécuté dans les premiers jours de novembre de la même année. Si donc l'ambassadeur Silveyra parlait de Verazzano comme étant sur le point de prendre la mer en février ou mars 1528, il ne pensait certainement pas à Fleury, mort dès le mois de novembre 1527.

La conclusion s'impose. Verazzano a existé : c'est le découvreur de la côte de l'Amérique du Nord. Jean Fleury a existé : ce fut un pirate normand qui fit beaucoup de mal aux Portugais et aux Espagnols. Verazzano est mort au champ d'honneur, dévoré par les sauvages entre les mains desquels il était tombé. Fleury est mort comme meurent souvent les pirates, au haut d'une potence.

Si quelque doute restait encore dans l'esprit de nos lecteurs, nous aurions une dernière preuve à leur fournir. En l'année 1531, l'ambassadeur de Portugal en France, Jean de Athayde, adressa au roi des plaintes formelles au sujet des pirates, dont les déprédations continuaient. Les faits étaient indéniables, et, par conséquent, les plaintes légitimes. Les négociations s'engagèrent. Elles furent difficiles, car on n'était de bonne foi, ni d'un côté, ni de l'autre. Les Portugais n'attendaient qu'une occasion [1], soit pour rompre, soit pour imposer à la France des conditions onéreuses. Quant au roi François I[er], tantôt il promet à l'ambassadeur de lui faire rendre pleine et entière justice, tantôt il lui annonce qu'il ne veut traiter l'affaire que devant son conseil. Un protecteur inattendu et tout puissant vint alors appuyer les revendications portugaises. Charles envoya à la cour de France un plénipotentiaire, le sieur de Courbaron [2] « avec lettres de crédence pour assister à la charge pour laquelle nostre dict frère de Portugal envoya don Anthonio de Atayde, et le docteur Gaspar Vaz, ses conseillers, en ambassade devers le dict roi très chrestien, touchant aucunes représailles despechées de sa part contre aucuns subsjects dudit sieur Roy de Portugal, ayant cest affaire en affection comme nostre propre, et attendu que lesdites représailles se sont données à l'occasion de la restitution faicte à aucuns nos subjects de biens et marchandises qui leur avaient été prises ». L'Empereur attachait à la conclusion de cette affaire une grande importance, car il spécifie [3], dans ses instructions à Courbaron que « dans le cas où toutes remontrances et

[1] Palha, *A carta de marca*, Lettres des 5 mai, 17 mai, 17 juin, 27 juin, 7 juillet 1531. — Voir traduction Francisque Michel (ouv. cité), p. 351.

[2] Granvelle, *Papiers d'Etat*, t. I, p. 540.

[3] Granvelle, *Papiers d'Etat*, t. I, p. 544.

persuasions douces et amiaybles ne peullent en ce prouffiter », il ne se découragera pas et restera à son poste.

Courbaron s'acquitta fidèlement de sa mission. Il s'entendit avec les ambassadeurs de Portugal, et présenta sa requête au roi de France, qui ne voulut pas lui donner de réponse définitive, et lui adressa, en juin 1530, sept réclamations au sujet de l'interprétation du traité de Cambrai. Un des articles du traité portait que les prisonniers seraient délivrés dans deux mois sans payer rançon. Or il restait encore, en Espagne, sur les galères ou dans les prisons, quelques-uns des compagnons de Jean Fleury. Jean Ango, le principal armateur de Fleury, revendiquait avec insistance leur mise en liberté; non seulement des matelots, mais « pareillement des patrons et autres officiers de navyres cy-après nommés, c'est assavoir : Jehan Bon, Michiel de Strichiau [1], Guillot Anise, Robert Heliot, Robin le Boyde, Nicolas le Gascon, Robin Sanson et aultres mariniers, tous maistres de navires de la ville de Honnefleur, detenuz par force et galères du dict Empereur, depuis la prise faicte par les navires d'Espagne à la nef de Jehan Fleury, dedans laquelle ils furent prins ». L'Empereur avait tellement à cœur le succès de la négociation, qu'il ordonna de mettre en liberté matelots et patrons, « combien, ajoutait-il, que le cas de Jehan Fleury [2] soit divers, toutefois l'Empereur mandera que ceulx qui se trouveront en son pouvoir soient delivrez ».

Il ne s'agit plus ici de Johannes Florinus ou de Jean Florin, mais de Jean Fleury, et c'est à deux reprises, dans des documents officiels, que paraît enfin, sous son véritable nom, notre Jean Fleury. S'il se fût agi du Florentin Verazzano, on l'aurait bien désigné sous son nom de Verazzano, ainsi que l'avait fait l'ambassadeur Portugais, Silveyra, toutes les fois qu'il avait donné à son maître des nouvelles de l'explorateur, qu'il avait reçu la mission spéciale de surveiller. Verazzano et Fleury sont donc, bien réellement, deux personnages distincts.

Un des savants Italiens qui se sont efforcés, avec le plus de succès, d'établir cette distinction, Peragallo, s'indigne de ce qu'on ait attribué à son compatriote les actes d'un pirate. Nous ne partageons pas son indignation. A cette époque, la limite était bien indécise, qui séparait un explorateur d'un pirate, et j'imagine volontiers que Verrazzano, s'il en avait trouvé

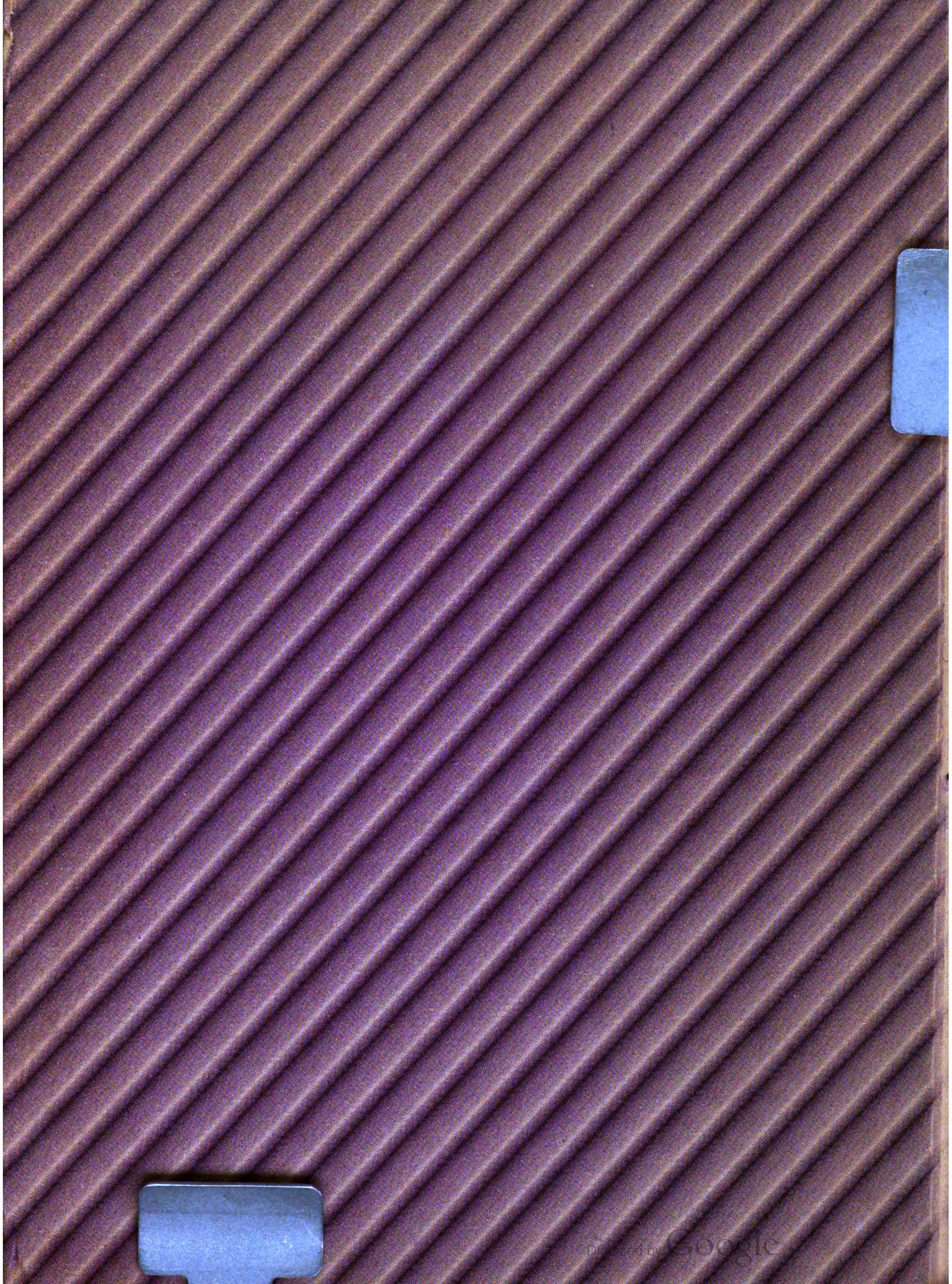
[1] Granvelle, *Papiers d'Etat*, t. I, p. 543.
[2] Granvelle, *Papiers d'Etat*, t. I, p. 548.



l'occasion, ne se serait pas privé de capturer quelque galéasse portugaise ou espagnole richement chargée. C'étaient les usages maritimes de l'époque. Jean Fleury n'a fait que s'y conformer. Il ne fut qu'un pirate, soit, mais un vaillant pirate, un ancêtre de ces corsaires, légendaires dans notre histoire nationale, dont les traditions et les souvenirs ne se sont jamais perdus. C'est à un des premiers Français qui se soient illustrés dans cette guerre de course, qui convient si bien à notre tempérament, que nous sommes heureux d'avoir pu rendre un hommage tardif, mais sincère.








UNIVERSITY OF TEXAS AT AUSTIN - UNIV LIBS
3017872721
0 5917 3017872721